

# Aspects linguistiques de l'œuvre botanique des Bauhin dans les fonds patrimoniaux de Franche-Comté

**Philippe Selo**

Université Lyon 2

UMR 5037, Institut d'histoire de la pensée classique

Jean Bauhin (1541-1612), premier médecin attaché à la Cour de Montbéliard, et son frère Caspar Bauhin (1560-1624), titulaire de la chaire de botanique à l'Université de Bâle, occupent une place centrale dans les débuts de la discipline botanique : chacun a rédigé en néo-latin un ouvrage encyclopédique recensant, décrivant et disposant avec méthode toutes les plantes connues à la Renaissance. Tous deux ont travaillé séparément à leurs projets mais ils se sont toujours mutuellement tenus informés de leurs connaissances en matière de plantes, en particulier par des échanges d'échantillons secs. De sorte que, si Jean Bauhin a naturellement partie liée avec la Franche-Comté par ses fonctions à la Cour de Montbéliard, il en va de même pour Caspar Bauhin par sa proximité intellectuelle – il a assimilé<sup>1</sup> et même édité<sup>2</sup> certains travaux de Jean – et géographique (Bâle n'est pas très éloignée de Montbéliard). C'est la subsistance de ce lien particulier des Bauhin à la Franche-Comté que je rappellerai dans cet article en précisant en bibliographie les références des différentes ressources « bauhiniennes » (imprimés et manuscrits) dont disposent les bibliothèques franc-comtoises et que j'utiliserai dans mes analyses.

Les sommes botaniques des Bauhin, que ce soit l'*Historia plantarum universalis* de Jean ou l'*Historia omnium plantarum* de Caspar, reflètent une approche nouvelle des plantes véhiculée par plusieurs particularités linguistiques : mode nouveau de description, création et utilisation d'une nouvelle nomenclature, réflexion approfondie sur la dénomination. C'est pourquoi, considérant que c'est moins la connaissance botanique en soi que sa représentation conceptuelle et sa mise en mots qui constituent l'intérêt de ces travaux, j'ai retenu les aspects linguistiques comme objet de cet article. Je tâcherai donc de répondre à la problématique suivante : comment la connaissance sur les plantes se trouve-t-elle représentée par les mots dans l'œuvre des Bauhin ?

## 1. LANGUE ET CONNAISSANCE : STRUCTURES DE LA DESCRIPTION

C'est d'abord dans le mode de description des plantes propre à ces auteurs que l'on peut étudier la représentation de la connaissance. Nous partirons de l'exemple de la plante appelée communément « Jonc à coton » et que nous connaissons sous le nom moderne de Linaigrette vaginée (= *Eriophorum vaginatum* L.) – voir les illustrations n° 1 et 2, page suivante.

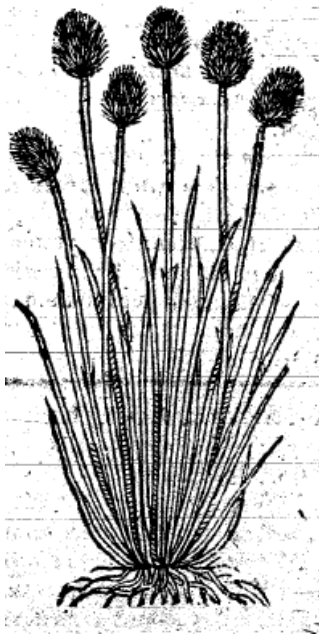
Notre frère Jean Bauhin, Médecin Ordinaire de l'Illustrissime Duc de Wurtemberg, nous a envoyé ce Jonc - que personne n'a décrit ou représenté, pour autant que nous sachions - sous le nom de jonc alpin à queue de lièvre, mais à l'état sec (Caspar Bauhin, *Phytopinax*, 1596 : 30).

---

1 En témoigne, à la Bibliothèque universitaire de Bâle, le manuscrit coté Bot.4793bis (annotations de Caspar Bauhin sur l'ouvrage de Matthias de Lobel, 1581, *Plantarum seu Stirpium icones*, Antverpiae, Ex Officina C. Plantini).

2 C'est le cas de l'ouvrage de Jean Bauhin, 1591, *De plantis a divis sanctisve nomen habentibus*, Basel, Waldkirch.





**Illustration n° 1 :** Le « Jonc alpin à queue de lièvre » (gravure extraite de Jean Bauhin, *Historia plantarum universalis*, 1651, II : 514)



**Illustration n° 2 :** Le « Jonc alpin à capitule laineux » (gravure extraite de Caspar Bauhin, *Prodromos Theatri Botanici*, 1620 : 23)

Deux raisons expliquent le choix de cet exemple, qui a fait l'objet d'échanges épistolaires entre les deux frères : d'une part, sa nouveauté – ce jonc était jusqu'alors inconnu à la Renaissance – et d'autre part, le fait que chaque frère dispose de (différentes parts de) la même plante au moment de rédiger sa description. Avec le Jonc à coton, nous pouvons donc voir comment s'élabore une description entièrement nouvelle, indépendante de toute tradition philologique antérieure, et comment elle est traitée différemment par chacun des deux Bauhin. Je commencerai par Jean, le premier à avoir ramassé et décrit cette plante nouvelle.

### 1.1. La description selon Jean Bauhin

Jonc alpin à queue de lièvre : Il émet, à partir de petites *racines*, des *chaumes* nombreux de neuf pouces, parfois d'une coudée, striés, à *feuilles serrées* les unes contre les autres près de la terre, qui enveloppent ces mêmes chaumes jusqu'à un certain point ; d'autre part, ces feuilles de jonc se terminent en style aigu, et tirent sur le roux, un peu au-dessus de la racine ; souvent, elles s'épuisent en touffes fibreuses ; par ailleurs, les chaumes uniques se terminent en une queue conique à pellicules laineuses blanchissantes, compacte, donnant par sa douceur la sensation de quelque chose de tout à fait soyeux ; enfin, elle s'enracine par des fibres particulièrement nombreuses, fragiles (Jean Bauhin, *Historia plantarum universalis*, 1650-1651, II : 514-515).

La description de Jean Bauhin présente diverses caractéristiques bien nettes :

- graduation du bas vers le haut (appréhension '*bottom-up*' fréquemment repérée par les psychologues cognitivistes) : la description suit ainsi l'ordre « *racines, chaumes, feuilles* », autant d'étapes marquées par la typographie (usage de l'italique) ;
- circularité : la description commence par les racines pour s'achever par l'enracinement ;
- guidage et liage : plusieurs verbes (« *émet, s'épuisent* ») et connecteurs adverbiaux (« *d'autre part, par ailleurs, enfin* ») font de la description un véritable petit discours répondant à des normes rhétoriques ;
- minutie des précisions : en relèvent les remarques sur la stérilité de certaines « *touffes* » ou celles portant sur la morphologie de la « *queue* » ;
- présence de l'observateur : il est notable que le choix de l'expression « *donnant la sensation de...* » présuppose, à partir du modèle actanciel du verbe ('*donner quelque chose à quelqu'un*'), un observateur qui fasse l'expérience de la sensation en question.

## 1.2. La description selon Caspar Bauhin

Jonc alpin à capitule laineux : Il a une racine noirâtre, mince, fibreuse dont [il sort] à la place des feuilles, à la façon des autres joncs, comme de minces styles, droits, ronds, et vraiment très nombreux, se terminant en pointe douce, de longueurs inégales (les plus longs atteignent à peine un palme), qui tirent sur le roux près de la racine et sont un peu hirsutes ; au milieu de ceux-ci, une tige unique, dressée, s'élève à une hauteur de plus ou moins un palme ; sur cette tige repose un capitule unique, oblong, mou, laineux, très peu dissemblable d'une queue de lièvre (Caspar Bauhin, *Prodromos*, 1620 : 23).

En regard de celle de Jean, la description de Caspar Bauhin présente quelques différences notables :

- graduation '*bottom-up*' : le parcours descriptif se fait à nouveau selon plusieurs étapes bien ordonnées du bas vers le haut (« *racines, feuilles, tige, capitule* ») ;
- absence de circularité : la description commence par les racines et s'achève par le capitule, sans retour sur une partie de la plante déjà décrite ;
- ni guidage, ni liage : les verbes font parfois défaut (ce qu'autorise le latin), comme le marque la restitution d'un verbe entre crochets dans ma traduction française ; aucun connecteur adverbial n'est utilisé. La description de Caspar, bien plus courte que celle de Jean, répond aux normes « sténographiques » des étiquettes d'herbier sec ;
- minutie des précisions : la morphologie des feuilles et du capitule, la taille des différentes parties sont traitées avec rigueur, quoique de manière plus sommaire que chez Jean ;
- absence de l'observateur : nulle syntaxe ne vient impliquer l'observateur dans la description de la plante.

Dans une même période, deux modes de description se font ainsi jour pour une même plante. Chez Jean Bauhin, on parlera de « conceptualisation humaniste » : l'unité de la plante se retrouve dans l'unité de la description que produisent la circularité et le style rhétorique ; la plante, élément du macrocosme, est décrite en relation constante au microcosme que constitue l'homme. Chez Caspar, on parlera de « conceptualisation botanique » : l'essentiel est l'énoncé fragmentaire, succinct, précis et ordonné des caractéristiques de la plante considérée en soi. Ces caractéristiques se retrouvent dans les précisions données par chaque auteur sur le lieu de pousse et l'époque de floraison, considérations qui font partie de la description au sens large.

## 1.3. La localisation et la floraison selon les auteurs



JEAN : « Il pousse en mai sur un mont qu'on trouve en partant de la source tourbeuse de Saint- Pierre en allant à Ribelsawe, et le même mois, dans une montagne très élevée, sur le chemin de Griesbach, dans la direction de Dornstet, ville du Duché de Württemberg. »

CASPAR : « Il pousse dans les endroits montueux du Harz près des terres tourbeuses, au milieu de la source tourbeuse de Ribelsaw et Griessbach, où Jean Bauhin l'a récolté au mois de juillet. »

Chez Jean Bauhin, les données sont observées, d'où leur très grande précision, mais elles restent subjectivées, la localisation se faisant par rapport à un observateur représenté en chemin, comme le montrent les nombreux gérondifs et circonstants : « *en partant, en allant, dans la direction de* ». À l'inverse, chez Caspar Bauhin, les données spatiales et temporelles sont héritées, d'où leur très grand flou – la substitution du mois de « juillet » au mois de « mai » est à cet égard remarquable<sup>3</sup>, tout comme la confusion des deux localités en une seule ; en revanche, ces données sont objectivées, l'observateur (« Jean Bauhin ») n'étant plus mentionné que comme simple repère ou source de l'information.

Avec ces précisions spatio-temporelles s'achève la description de la plante, c'est-à-dire, selon les auteurs de la Renaissance s'inspirant d'Aristote (Ramus, *Dialectique*, 1555), l'énoncé de toutes les caractéristiques, essentielles et accidentelles. À la description ainsi conçue s'oppose la définition qui, elle, donne uniquement l'énoncé des caractéristiques essentielles qui définissent l'être même de la plante. Après la comparaison philologique des descriptions qui nous a permis de déduire diverses caractéristiques du mode de perception et de catégorisation du monde chez Jean et Caspar Bauhin, nous poursuivons donc notre analyse avec ce qui est alors conçu comme une véritable définition : la nomenclature.

## 2. LANGUE ET CLASSEMENT : ÉLABORATION DE LA NOMENCLATURE

La nomenclature fait l'objet de réflexions et remaniements multiples à la Renaissance. Les deux Bauhin représentent parfaitement toutes les tendances et enjeux conceptuels que constitue alors cette question nomenclature.

### 2.1. Évolution de la nomenclature

Nous suivrons tout d'abord l'évolution dans le temps de l'appellation nomenclaturale donnée au Jonc à coton :

- le premier temps est celui de l'appellation donnée par Jean Bauhin :  
*Juncus alpinus cum cauda leporina.*  
*Jonc alpin à queue de lièvre.*

L'appellation comporte deux caractéristiques, choisies comme représentatives de la plante : son lieu de pousse (alpin) et sa comparaison avec une queue de lièvre. La nomenclature relève alors du mode de dénomination courant où les phénomènes cognitivement saillants pour l'observateur déterminent la forme même de l'appellation ;

---

<sup>3</sup> ... et incite à la prudence dans l'analyse des textes botaniques de la Renaissance, puisque même dans un cas de transmission directe, les informations sont déformées dès le premier récepteur.

- dans un second temps, Caspar Bauhin « dénomme » cette plante qu'il a pourtant « reçue sous le nom de Jonc alpin à queue de lièvre » :

σχοινολαγυρος.

'*schoinolaγyros*' = *Jonc queue-de-lièvre*. (Caspar Bauhin, *Phytopinax*, 1596)

L'appellation, en grec, est sémantiquement identique à une partie de celle de Jean Bauhin. Sur le plan botanique, elle est comme celle de Jean Bauhin, arbitraire, peu motivée, puisqu'elle comporte une caractéristique absente de la description. Mais elle relève déjà d'une méthode de dénomination, celle des premiers humanistes qui utilisent la langue grecque jugée, pour des raisons religieuses et scientifiques, comme la plus adéquate pour désigner le monde ;

- le troisième temps présente une modification menue :

*Schoenolaγyros*.

*Jonc queue-de-lièvre*. (Caspar Bauhin, *Matthioli Opera*, 1598)

L'appellation antérieure est simplement latinisée (translittérée) mais cette latinisation a une grande importance : elle caractérise la nouvelle tendance des botanistes, qui consiste à uniformiser la langue utilisée en nomenclature, le latin étant promu au rang de seule langue universelle de dénomination des plantes ;

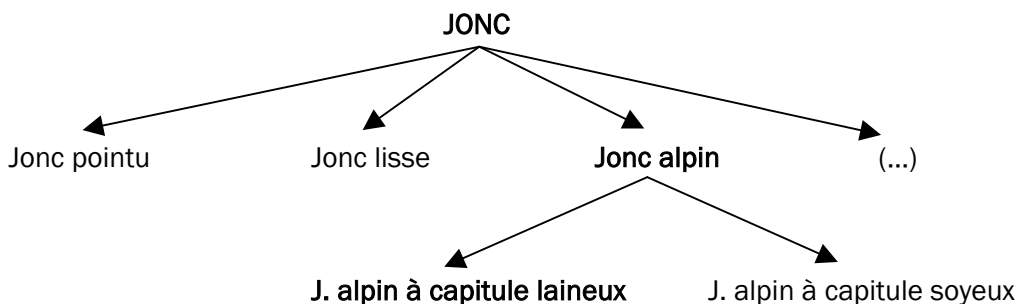
- dans un quatrième et dernier temps, l'appellation se modifie complètement :

*Juncus alpinus capitulo lanuginoso*.

*Jonc alpin à capitule laineux*. (Caspar Bauhin, *Prodromos*, 1620)

Cette transformation correspond à une conception nouvelle, qui fait de la nomenclature une définition logique de la plante, comprenant uniquement des caractéristiques essentielles, présentes dans la description et ordonnées très précisément.

La nomenclature comme définition s'inscrit dans le paradigme logique hérité d'Aristote qui gouverne la conceptualisation des formes de plantes à la Renaissance. Ainsi, chez Caspar Bauhin, le genre des Joncs constitue un genre dit « suprême », lequel se divise en plusieurs espèces – que je réduis schématiquement à trois pour la clarté de la démonstration, laissant les autres entre parenthèses : *Jonc pointu*, *Jonc lisse* et *Jonc alpin*. Mais ces trois espèces sont appelées « genres intermédiaires », dans la mesure où elles peuvent être à leur tour divisées en plusieurs espèces : ainsi le genre intermédiaire *Jonc alpin* se subdivise-t-il en deux espèces, le *Jonc alpin à capitule laineux* et le *Jonc alpin à capitule soyeux*. Ce dispositif logique où le genre est le point de départ d'une division et l'espèce, l'aboutissement d'une division, est souvent formalisé par des arbres de division logique, tel celui figuré ci-dessous :



## 2.2. Interprétation de la nomenclature logique

On est alors à même de saisir très précisément le fonctionnement de la nomenclature conçue par Caspar Bauhin comme définition logique de la plante. On peut distinguer deux niveaux dans l'appellation logique *Jonc alpin à capitule laineux* :

- 1<sup>er</sup> niveau : nom de genre + différence spécifique  
*Jonc* *alpin*
- 2<sup>nd</sup> niveau : nom de genre + différence spécifique  
*Jonc alpin* *à capitule laineux*

qui sont exactement ceux que l'on peut lire dans l'arbre de division logique. Autrement dit, la nomenclature logique récapitule les différentes étapes de division logique, tout en donnant à chaque fois la différence essentielle qui définit l'espèce considérée. Cette interprétation onto-logique, conforme au paradigme de pensée de la Renaissance, réfute l'interprétation généralement donnée par les historiens de la botanique, qui réduisent à un niveau unique les appellations nomenclaturales de Caspar Bauhin :

- un niveau : nom de genre + différence spécifique  
*Jonc* *alpin à capitule laineux*

Cette interprétation anachronique, qui se réfère à un modèle linnéen binomial bien postérieur, présente les défauts majeurs d'occulter tout le dispositif de division logique lisible dans l'appellation et de confondre le sens logique de « genre » et « espèce » avec celui, moderne et botanique, des mêmes termes.

## 2.3. Preuves de la nature logique de la nomenclature

Au demeurant, l'interprétation logique est corroborée par différentes preuves que l'on peut trouver dans les imprimés et surtout les manuscrits en possession de la Bibliothèque municipale d'étude de Besançon. Ainsi dans le manuscrit G 442, une appellation comme *JONC alpin à capitule laineux* aura<sup>4</sup> son épithète *alpin* mise en capitales : *JONC ALPIN à capitule laineux*

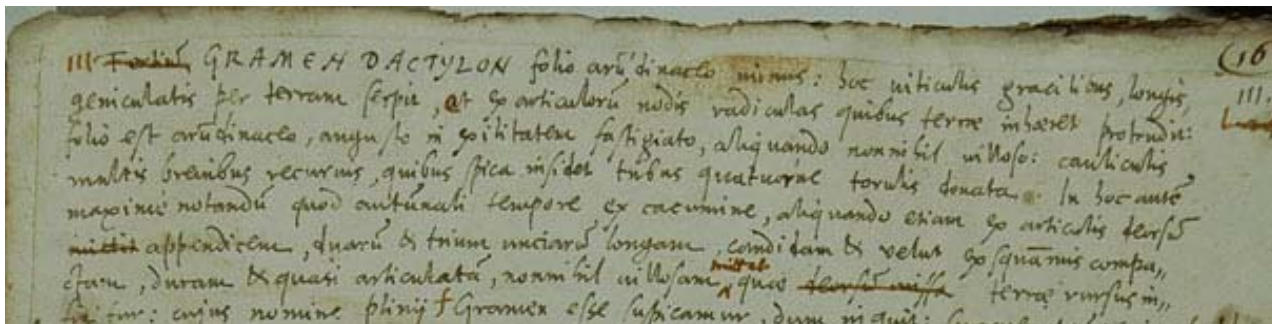


Illustration n° 3 : Discrimination des genres intermédiaires par l'usage des capitales (Caspar Bauhin, *Manuscript G 442, c.1621 : fol. 16 r°*)

<sup>4</sup> En réalité, l'usage des capitales ne concerne pas l'exemple du Jonc à coton. Mais comme il concerne la très grande majorité des autres appellations, je m'autorise à l'appliquer à cet exemple – que je souhaite conserver tout au long de l'article pour des raisons didactiques – le futur « aura » marque précisément la distance que je prends avec la réalité du manuscrit. On peut cependant voir réellement cet usage des capitales pour d'autres plantes dans l'illustration n° 3 : l'appellation *GRAMEN DACTYLON folio arundinaceo minus* (Gramen dactyle à feuille de roseau plus petit) désigne une plante appartenant au genre intermédiaire *GRAMEN DACTYLON*, comme le marquent les capitales – et non pas une espèce du genre (suprême) *GRAMEN*.

Lorsque cette épithète est en minuscules, on observe dans le manuscrit G 443 qu'elle sera soulignée et accompagnée, dans la marge, de l'indication en allemand « *groß* » – c'est-à-dire, « (à mettre en) capitales » – écrite en rouge à l'intention de l'imprimeur à qui le manuscrit est destiné :

**Groß** JONC alpin à capitule laineux

Selon moi, cette pratique revient à vouloir uniformiser et distinguer typographiquement le genre logique de deuxième niveau *Jonc alpin* de sa différence spécifique à *capitule laineux*, le premier par les majuscules, le second par les minuscules.

Lorsqu'on trouve des cas problématiques, comme l'appellation *Jonc à capitule laineux* (Caspar Bauhin, *Pinax*, 1623) qui, sans l'épithète *alpin*, semble infirmer l'interprétation logique, on trouve encore des preuves de l'existence du genre logique de deuxième niveau. D'une part, l'épithète *alpin* est attestée dans les imprimés avant 1623 : *Jonc alpin à capitule laineux* (Caspar Bauhin, *Prodromos*, 1620). D'autre part, cette épithète a bien été supprimée après avoir été originellement envisagée, comme en témoignent les biffures ultérieures que l'on constate dans les manuscrits de Besançon : *Jonc ~~alpin~~ à capitule laineux* (Caspar Bauhin, *manuscrit G 442*, c.1621)<sup>5</sup>. De toute façon, même dénommée *Jonc à capitule laineux*, la plante visée reste clairement une espèce du genre *Jonc alpin*, et non pas du genre *Jonc*. Et si dans le *Pinax* de 1623, beaucoup d'appellations de Bauhin montrent une telle suppression d'adjectifs, c'est sans doute pour des raisons d'économie, car à récapituler tout le processus de division logique, l'appellation devait finir par être trop lourde mémoriellement. Typographie, corrections, états différents dans le temps, tout ce que fournissent manuscrits et imprimés le confirme donc : la nomenclature botanique s'inscrit bien dans un cadre conceptuel logique.

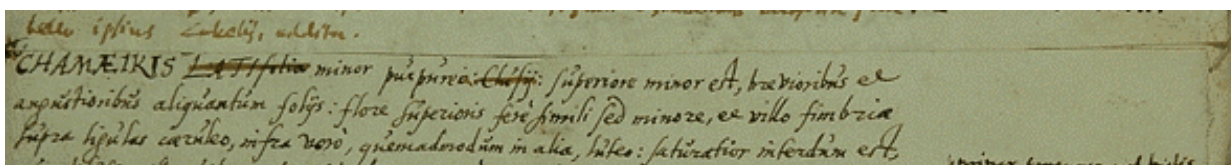


Illustration n° 4 : Biffure de l'épithète délimitant les genres intermédiaires (Caspar Bauhin, *Manuscrit G 442*, c.1621 : fol. 120 v°)

### 3. LANGUE ET PRATIQUE : RÉFLEXIONS SUR LE NOM COMMUN

Le caractère logique de la nomenclature, tel que nous venons de le voir, est par ailleurs seul à même de rendre compte d'un concept particulier que l'on trouve chez Caspar Bauhin : la synonymie.

<sup>5</sup> Pour les mêmes raisons que celles rappelées dans la note précédente (un exemple unique permet une démonstration plus claire), je reprends l'exemple du *Jonc à coton*, bien qu'il ne soit pas, dans le manuscrit, soumis à ce type de correction. L'illustration n° 4 montre cependant, dans la réalité du manuscrit, ce qu'il en est pour d'autres plantes : on voit ainsi que l'épithète *latifolia* (à larges feuilles) qui permettait de discriminer le genre intermédiaire *Chamaeiris latifolia* (Petit-Iris à larges feuilles) est systématiquement biffée dans toutes les appellations – il n'en demeure pas moins que Bauhin distingue bien deux genres intermédiaires, *Chamaeiris latifolia* et *Chamaeiris angustifolia* (Petit-Iris à feuilles étroites).

### 3.1. La synonymie aristotélicienne chez Caspar Bauhin

Caspar Bauhin considère en effet comme synonymes des appellations qui, aux yeux d'un linguiste du XXI<sup>e</sup> siècle, peuvent difficilement s'interpréter comme telles : par exemple, *Jonc alpin à capitule laineux* et *Jonc alpin à capitule soyeux* sont donnés comme synonymes. Comment des appellations désignant des choses différentes peuvent-elles être synonymes ?

Cette relation de synonymie prend en fait tout son sens dans une théorie de la langue issue de l'Antiquité et de la logique d'Aristote et qui s'interroge sur la signification d'un nom commun à différentes choses<sup>6</sup>. Selon cette théorie, la possession d'un nom commun (par exemple *Jonc alpin*) rend des plantes synonymes, uniquement si ce nom commun signifie une définition *générique* (celle attachée au nom *générique* *Jonc alpin*) commune aux différentes plantes<sup>7</sup>. La structure même de la nomenclature logique vise à rendre cette synonymie manifeste : si la plante appelée *Jonc alpin à capitule laineux* partage avec d'autres plantes le nom *générique* *Jonc alpin*, alors on peut lui attribuer la définition associée à ce nom *générique*. Autrement dit, la nomenclature logique permet de lire très clairement la nature et les relations des choses du monde.

Le nom commun *Jonc alpin* permet d'établir une synonymie entre le *Jonc alpin à capitule laineux* et le *Jonc alpin à capitule soyeux*, c'est-à-dire :

- de définir la nature du *Jonc alpin à capitule laineux* : il a les propriétés attachées au nom *générique* commun *Jonc alpin* + celles signifiées par sa caractéristique à *capitule laineux* ;
- et de définir ses relations aux autres plantes : il est proche par le nom *générique* mais différent par sa caractéristique à *capitule laineux* de la plante appelée *Jonc alpin à capitule soyeux*.

L'ouvrage de référence relatif à cette synonymie aristotélicienne est le *Pinax Theatri Botanici*, édition princeps de 1623 ou 2<sup>e</sup> édition de 1671.

### 3.2. L'homonymie aristotélicienne chez Jean Bauhin

Chez Jean Bauhin, on trouve une autre facette de la réflexion sur le nom commun : celle de l'homonymie. Jean Bauhin prend l'exemple du nom *Absinthe*, qui selon les auteurs va désigner diverses plantes – l'exemple suivant résume cette situation, en donnant entre crochets l'équivalent taxinomique dans la nomenclature moderne :

« Absinthe » chez... { Dioscoride, Ruel = plante n° 1 [*Artemisia Absinthium* L.]  
Honorius Belli = plante n° 2 [*Artemisia arborescens* L.]  
Matthiole, Fuchs = plante n° 3 [*Artemisia pontica* L.]  
les Apothicaires = plante n° 4 [*Artemisia caerulescens* L.]

La possession d'un nom commun rend des plantes homonymes, si ce nom commun ne signifie pas une définition commune à toutes – en l'occurrence, le nom commun *Absinthe* signifie quatre définitions spécifiques différentes, associées respectivement à chacune des quatre plantes.

<sup>6</sup> Dans les paragraphes qui suivent, « nom commun » doit être compris dans son sens étymologique de « nom partagé par plusieurs choses » – et non pas opposé à « nom propre » comme dans la terminologie moderne.

<sup>7</sup> Ce qui n'est pas toujours nécessairement le cas, comme on le verra dans la section 3.2. ci-dessous.



Si Jean Bauhin s'intéresse au phénomène de l'homonymie<sup>8</sup>, c'est pour pointer un emploi abusif de la langue, contraire à ce que l'observation suggère : l'existence de plusieurs formes de plantes différentes. Le nom commun unique *Absinthe* masque cette pluralité et, dans le contexte religieux de la Renaissance, c'est mépriser la Création divine que d'occulter ainsi sa diversité. L'étude homonymique permet donc à Jean Bauhin de supprimer ce péché, en faisant du nom commun problématique, soit un nom propre à une seule espèce, soit un véritable nom commun, c'est-à-dire un nom générique associé à une définition générique commune à plusieurs espèces de plantes. Deux ouvrages de référence traitent de cette homonymie, le *De plantis absinthii nomen habentibus* de 1593, qui lui est entièrement consacré, et l'*Historia plantarum universalis* de 1650-1651, qui comprend de nombreux paragraphes, disséminés, sur cette question.

### 3.3. La synonymie botanique chez Caspar Bauhin

Un autre problème se pose : très souvent, une même plante est désignée par de très nombreuses appellations, autant que de botanistes ou presque. Or, toujours dans le contexte religieux de la Renaissance, une telle confusion des noms rappelle le chaos langagier ayant suivi la construction de la tour de Babel. Comme de nombreux botanistes, Jean Bauhin s'attache à dissiper cette confusion. Mais c'est surtout son frère Caspar qui va s'imposer dans cette tâche, à laquelle il travaillera durant quarante ans et qu'il achèvera avec succès. Caspar Bauhin commence par regrouper toutes les appellations désignant une même plante – puis il dénomme cette plante selon la structure logique explicitée ci-dessus. De la sorte, à un nom unique bauhinien correspond la multitude des autres noms d'auteurs, comme l'illustre l'exemple ci-dessous :

*Absinthium Ponticum tenuifolium incanum.*  
(Caspar Bauhin)

*Abrotanum minus* de Bock  
*Abrotanum foemina* de Fuchs  
*Abrotanum album* de Cordus  
*Absinthium Santonicum* de Ruel  
*Absinthium Ponticum* de Matthioli  
*Absinthium Romanum Mesuei* de Turner  
*Absinthium tenuifolium* de Dodoens  
*Absinthium Galatium Sardonium* de Lobel  
*Absinthium Romanum vulgare* de Thalius  
*Absinthium Ponticum album* de Besler

Caspar Bauhin, à la suite de bien d'autres, accomplit un véritable travail de synonymie, au sens botanique du terme cette fois. Le nom *spécifique* bauhinien *Absinthium Ponticum tenuifolium incanum* commun aux plantes nommées par Bock, Fuchs..., rend ces plantes synonymes, dans la mesure où ce nom commun signifie une définition *spécifique* (celle qui lui est attachée) commune à toutes – autrement dit, signifie leur identité spécifique : il s'agit d'une seule et même plante. La synonymie botanique constitue ainsi un système avec la synonymie et l'homonymie aristotéliennes, selon un jeu de paramètres limité : niveau générique vs spécifique ; définition commune vs particulière.

<sup>8</sup> Une telle homonymie n'a rien de commun avec la notion couramment utilisée en sémantique et qui consiste à présenter comme homonymes des *mots* (et non des choses comme les plantes de la réalité) identiques phonétiquement (ex. *bai* et *baie*) ou graphiquement (ex. *(ils) couvent* et *(un) couvent*) mais n'ayant rien de commun étymologiquement (*bai* < latin *badius* ≠ *baie* < *baça* ; *couvent* < *couver* < latin *cubare* ≠ *couvent* < latin *convenire*). L'homonymie aristotélienne présente un autre rapport de la langue au monde, d'où l'intérêt pour un linguiste.

Caspar Bauhin va s'attaquer à la synonymie botanique de près de 6 000 plantes, chacune étant pourvue de dix à quarante appellations. Tâche essentielle et colossale, dont plusieurs ouvrages de référence rendent compte : encore une fois le *Pinax Theatri Botanici* de 1623, et le manuscrit G 442 de l'*Historia omnium plantarum* – sans oublier les prémices que constituent les paragraphes consacrés à cette question par Jean Bauhin dans son *Historia plantarum universalis* de 1650-1651.

#### 4. POSTÉRITÉ

De toutes ces particularités de langue, seule la synonymie botanique a bénéficié d'une réelle attention chez les botanistes postérieurs aux Bauhin : Linné, par exemple, dans la liste des synonymes qu'il donne pour chacune des espèces de son *Species Plantarum* de 1753, cite systématiquement le *Pinax* de Caspar Bauhin, dans l'édition de 1671, et plus sporadiquement, l'*Historia* de Jean Bauhin. L'illustration n°5 montre que Linné donne entre autres comme synonymes, pour le taxon *Artemisia vulgaris* L., « *Artemisia vulgaris major*. *Bauh. pin.* 137 » (qui renvoie donc à la page 137 du *Pinax* de Caspar Bauhin) et « *Artemisia vulgaris*. *Bauh. hist.* 3 p. 184. » (qui renvoie au troisième volume de l'*Historia* de Jean Bauhin, à la page 184). La référence aux ouvrages bauhiniens établit ainsi une concordance synonymique entre l'espèce décrite par Linné et toutes les appellations de la Renaissance rassemblées par les Bauhin.

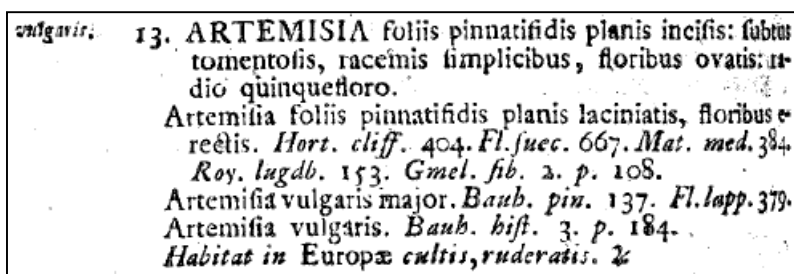


Illustration n° 5 : *Artemisia vulgaris* L. (Linné, *Species Plantarum*, 1753, II : 848)

Des autres réflexions sur la langue, la terminologie botanique utilisée par Caspar Bauhin dans sa nomenclature logique a aussi eu une certaine postérité, mais bien plus limitée. Lorsque Linné a établi sa nomenclature binominale, il a en effet généralement conservé certains termes bauhiniens. À titre d'exemple, je renverrai à l'épithète *vulgaris*, reprise dans le binôme *Artemisia vulgaris* L. (voir l'illustration n°5) – mais les emprunts de Linné à Bauhin sont parfois encore plus massifs, comme dans le cas des Vesces :

- *Vicia maxima dumetorum* > *Vicia dumetorum*  
Vesce très grande des buissons (Caspar Bauhin) > Vesce des buissons (Linné)
- *Vicia sativa vulgaris semine nigro* > *Vicia sativa*  
Vesce cultivée vulgaire à graine noire (C. Bauh.) > Vesce cultivée (Linné)
- *Vicia sepium folio rotundiore acuto* > *Vicia sepium*  
Vesce des haies à feuille plus ronde aiguë (C.B.) > Vesce des haies (Linné)

Toutefois, ces termes ont une valeur arbitraire dans les binômes linnéens : ils ne sont que de commodes désignations, à la façon d'étiquettes. Linné emprunte donc des termes, mais sans leur donner aucune valeur ontologique, à la différence de l'usage que ceux-ci avaient à la Renaissance. Ces emprunts constituent une forme d'hommage de Linné aux prédécesseurs bauhiniens mais ne dépassent guère le stade de l'anecdote historique.

Au-delà de la synonymie et de l'anecdote des emprunts terminologiques, la taxinomie moderne a surtout considéré les travaux de la Renaissance, et ceux des Bauhin en particulier, comme « a-scientifiques » : ouvrages encyclopédiques inachevés (Jean Bauhin 1650-1651; Caspar Bauhin 1658), textes et gravures subjectifs et peu fiables, nomenclature descriptive et non systématique, focalisation sur des questions pratiques (la synonymie), tels seraient les défauts de la pensée du XVI<sup>e</sup> siècle. *A contrario*, il paraît plus intéressant de se situer dans une perspective d'histoire des idées et de mettre en évidence, grâce aux analyses linguistiques précédentes, la configuration logique du savoir qui se met en place au XVI<sup>e</sup> siècle. Cette configuration logique se caractérise par une organisation de la description, un couplage de cette description avec la définition, laquelle s'inscrit dans une nomenclature logique, qui elle-même s'intègre dans une réflexion plus large sur l'homonymie et la synonymie aristotéliennes. Cela donne finalement un appareil conceptuel et linguistique qui ne répond pas aux critères de la science du XXI<sup>e</sup> siècle mais qui, autrement, vise lui aussi une représentation cohérente, exhaustive et complexe de la connaissance des plantes.

## Bibliographie

Dans le cas des ouvrages imprimés et manuscrits des Bauhin, les localisations et références franc-comtoises sont données entre crochets ; abréviations : BM = bibliothèque municipale ; BME = bibliothèque municipale d'étude ; BU = bibliothèque universitaire.

- ARISTOTE, 1989, *Organon. I. Catégories*, J. TRICOT éd., Paris, Vrin.
- 1991, *Métaphysique*, J. TRICOT éd., 2 vol., Paris, Vrin.
- 1997, *Organon. V. Les Topiques*, J. TRICOT éd., Paris, Vrin.
  
- BAUHIN, Caspar, 1596, *Phytopinax seu Enumeratio plantarum*, Basel, Henric Petri. [BME de Besançon, cote 232313].
- 1598, *Petri Andreae Matthioli Opera, quae exstant omnia*, Frankfurt am Main, Bassaeus. [BME de Besançon, cote 11403].
- c.1619, *manuscrit G 444 = Prodomos Theatri Botanici* [texte très incomplet], BME de Besançon.
- 1620, *Prodomos Theatri Botanici*, Frankfurt am Main, Jacobi.
- c. 1621, *manuscrit G 442 = Theatri Botanici Liber primus* [texte quasi-intégral], BME de Besançon.
- c.1621-1624, *manuscrit G 443 = Theatri Botanici Liber primus* [texte très incomplet], BME de Besançon.
- 1623, *Pinax Theatri Botanici*, Basel, König.
- 1658, *Theatri Botanici sive Historiae Plantarum... Liber Primus*, König, Basileae.
- 1671a, *Pinax Theatri Botanici* (2<sup>e</sup> éd.), Basel, Rex. Édition posthume mais corrigée d'après les remarques de l'auteur, d'une plus grande fiabilité que l'édition princeps – c'est l'édition de référence, celle dont Linné s'est servi, par exemple. [BME de Besançon, cote 58361 ; BU de Besançon, cote LB 6144 ; BM de Dole, cote TH 1859.2 ; BM de Montbéliard, cotes FRM 56a, FRM 56b].
- 1671b, *Prodomos Theatri Botanici* (2<sup>e</sup> éd.), Basel, Rex. Édition posthume, en tout point conforme à celle de 1623. [BME de Besançon, cote 58361 ; BM de Dole, cote TH 1859 ; BM de Montbéliard, cote FRM 57].
  
- BAUHIN, Jean, 1593, *De plantis absynthii nomen habentibus*, Montbéliard, Foillet. [BME de Besançon, cote 233573].
- 1650-1651, *Historia plantarum universalis, nova et absolutissima*, 3 vol., Yverdon, Chabrey. [BME de Besançon, cotes 11039 - 11041 – et un 4<sup>e</sup> volume de planches, exemplaire unique récapitulant toutes les gravures, cote 11042 (repéré lors du recensement de l'Accolad) ; BU de Besançon, cotes LB 158.1 - LB 158.3 ; BM de Dole, cotes TH 1858(1) - TH 1858(3) ; BM de Montbéliard, cotes FRM 527.1 - FRM 527.3].



- LINNÉ, Carl von, 1753, *Species Plantarum*, Holmiae, impensis L. Salvii.
- RAMUS [= DE LA RAMÉE], Pierre, 1555, *Dialectique*, Paris, Wechel (Slatkine Reprints, Genève, 1972).

ACCOLAD  
Agence régionale de coopération de Franche-Comté  
37 A rue Édouard Frossard, 90300 Cravanche  
Tél. : 03 84 26 99 51  
courriel : [accolad@livre-franche-comte.com](mailto:accolad@livre-franche-comte.com)  
Site : [www.livre-franche-comte.com](http://www.livre-franche-comte.com)



Agence régionale de coopération

Colloque « Voyages en Botanique », 16 & 17 juin 2005, Besançon